

LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 23 janvier, 1902.

Ci-contre les deux photographies les plus typiques reçues à Paris de ce "durbar" de Delhi, tenu à l'occasion de la proclamation d'Edouard VII comme empereur de l'Inde. Lord et Lady Curson ont été photographiés sur leur monture commune, qui n'était autre qu'un éléphant de taille colossale.

Au bas de la gravure centrale, quelque chose comme une assemblée publique. C'est une répétition de l'orphéon organisé spécialement à Delhi pour les fêtes du durbar. Il se composait des fanfares réunies des trente-quatre régiments que le gouvernement anglais, tient en garnison dans l'Inde.

* * *

Le gouvernement français vient de s'entendre avec les gouvernements de Belgique, d'Allemagne, de Suisse, d'Espagne et d'Italie, pour mettre fin, des deux côtés de la frontière, à cette contrebande particulière qui s'exerce à l'aide de chiens dressés spécialement pour cet objet. Ci-joint la photographie de ce contrebandier à quatre pattes, qui est pour son maître à la fois un fraudeur émérite et un véhicule d'une sûreté et d'une rapidité impeccables. Le contrebandier vient-il à se trouver face à face avec les douaniers, vite il accroche à sa ceinture la laisse du chien qui l'accompagne, et tous deux partent au triple galop. Le fuyard n'a plus qu'à se laisser emporter par le chien, en faisant de larges enjambées. Il est bon de dire que le douanier en fait autant, et c'est alors une course folle à travers la plaine, dans laquelle hommes et bêtes rivalisent de zèle et d'astuce. Parfois, le contrebandier atteint ainsi la frontière. Il est sauvé, car le douanier n'a pas le droit de la franchir.

Le chien du contrebandier ne sert pas seulement d'entraîneur : il fait lui-même la fraude pour laquelle on l'a soigneusement dressé. Pour cela, il est "blatté", c'est-à-dire garni d'une carapace de tabac ou de cigares. Tantôt les chiens blattés sont rassemblés en meutes d'une douzaine, sous la conduite d'un fraudeur. Tantôt ils sont abandonnés à eux-mêmes, et c'est sans guide aucun qu'ils passent la frontière et rejoignent l'entrepôt où ils seront déchargés de leurs marchandises.

S'il est un contrebandier à qui puisse aller la pitié, c'est bien à ce contrebandier à quatre pattes, ce fraudeur malgré lui qu'est le chien. Quels supplices représente son dressage ! Et peut-on mettre l'héroïsme au service d'une plus mauvaise cause ? Le système employé par les contrebandiers pour dresser les malheureuses bêtes consiste à les assommer de coups, une fois qu'ils sont blattés, pour les convaincre de fuir et de regagner au plus tôt leur logis. Parfois même le fraudeur revêtira pour cette éducation cruelle un vieux costume de douanier, qui désormais deviendra pour le chien l'ennemi qu'il évitera à tout prix. Mais il arrivera, hélas ! un jour où, après de multiples passages heureux, la pauvre bête se fera prendre par le douanier, qui lancera sur elle ses robustes molosses ou l'atteindra d'une balle. Le dévouement du chien contrebandier à son maître est sans bornes, et l'on raconte encore sur la frontière l'histoire du chien, blessé seulement par la balle du douanier, qui se traîna sur ses trois pattes jusqu'au logis de son maître pour y mourir. Donnons une larme à ce complice inconscient et malheureux de la fraude.



L'"Ermack" doit être connu chez vous, mais, peut-être, pour ne pas dire probablement, gagnerez-vous à le connaître davantage pour tenir ouverts à la navigation maritime vos ports de mer, qui doivent être comme ceux de Russie, bloqués par les glaces l'hiver.

L'"Ermack", à seule fin d'éprouver sa résistance, a attaqué, l'automne dernier, la formidable banquise du Spitzberg septentrional.

Représentez-vous une muraille épaisse d'une cinquantaine de pieds, et même davantage, et vous vous rendrez compte de la résistance de l'obstacle que l'"Ermack" tente de renverser.

Les premières glaces dépassées, commence une lutte épique. Tantôt le vapeur fonce à toute vitesse ; tantôt, s'appuyant contre un champ de glace, il le repousse devant lui, et l'écrase contre ses voisins. Sous l'assaut, la banquise se tord en convulsions. N'importe ! l'"Ermack" avance toujours, lentement, très lentement même : sa vitesse



ces entrefaites, dans un choc plus terrible que les autres, un glaçon dur comme un roc défonce une plaque d'acier de la coque ; immédiatement, une



ne dépasse guère trois milles à l'heure, à travers cet amoncellement ; c'est comme s'il s'ouvrait un passage dans l'épaisseur d'une maçonnerie. Sur

voie d'eau se déclare. En pareille occurrence tout autre navire eût rapidement sombré ; à bord de l'"Ermack", l'accident fut un simple incident. Un compartiment fut rempli d'eau, voilà tout. Après deux jours de travail, le trou était bouché, la cellule vidée, et le bâtiment reprenait sa marche.

Une autre fois, les glaces devinrent à leur tour assaillantes ; sous la poussée des vents et du courant, elles vinrent battre furieusement l'"Ermack", mais leurs attaques demeurèrent vaines, les blocs s'écrasèrent contre la coque sans pouvoir l'entamer. L'"Ermack" parcourut 130 milles. Après une telle victoire, le succès définitif ne semble plus dépendre que d'une question de ravitaillement. En effet, un pareil monstre consume par jour une quantité considérable de charbon. Et il y a loin du Spitzberg au Pôle !

